

Compte rendu

« *Selected Critical Writings of George Santayana*, édités avec une introduction par Norman Henfrey, Cambridge University Press, 1968, vol. I (XII + 336 pp.), vol. II (XII + 242 pp.) »

T. E.S. Sprigge

Études littéraires, vol. 3, n° 3, 1970, p. 440-444.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500163ar>

DOI: 10.7202/500163ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

de ces thèmes. À côté de ces sujets privilégiés, l'auteur insiste avec pertinence sur ceux qui sont soigneusement évités : l'école (sauf sous la forme du chahut !), les heurts familiaux (qui se réduisent à des « bêtises » d'enfants), la vie sexuelle, la misère (seulement en termes larmoyants), la guerre, la mort. Et l'on voit alors se dessiner à travers une histoire de la littérature enfantine, la possibilité d'une histoire des rapports éducatifs, où la politique trouverait sa place, et où la censure règne. Mais peut-on proposer aux enfants une image radicalement pessimiste du monde adulte ? Nous retrouvons ici le dilemme fondamental de toute littérature enfantine, tiraillée entre la volonté d'être honnête et celle d'être morale, entre l'exigence littéraire et le discours éducatif. Une histoire de la littérature enfantine révélerait sans doute plusieurs oscillations entre ces deux pôles. Isabelle Jan ne conclut pas. Elle se contente d'apporter des matériaux à l'étude d'un secteur littéraire méprisé et méconnu. À moins qu'il ne faille destiner à l'enfant lui-même ces deux qualificatifs ? L'ouvrage intelligent de M^{lle} Jan sera sans doute le départ en France d'un regard nouveau sur l'enfant et ses livres.

Isabelle NIERES

Université de Rennes



Selected Critical Writings of George Santayana, édités avec une introduction par Norman Henfrey, Cambridge University Press, 1968, vol. I (XII + 336 pp.), vol. II (XII + 243 pp.).

George Santayana compte parmi les esprits les plus vigoureux

et les plus perceptifs de ce vingtième siècle auquel il n'a jamais semblé tout à fait appartenir. Au cours des premières années du siècle, il a paru être un maître influent de la philosophie américaine, mais après qu'il eut quitté les États-Unis en 1912 (alors qu'il avait près de cinquante ans) pour mener une vie quelque peu retirée dans divers pays d'Europe jusqu'à sa mort en 1952, on put sentir une certaine réaction contre lui dans les milieux philosophiques américains qui, finalement, s'en désintéressèrent. En tant qu'homme de lettres, il continua à être bien connu dans des milieux plus étendus d'Amérique du Nord, d'Angleterre et d'ailleurs, mais ses écrits n'attirèrent pas l'attention qu'ils méritaient.

Les deux volumes que nous avons ici nous présentent d'abord Santayana le critique littéraire, le commentateur social et le moraliste, bien qu'ils incluent des textes choisis parmi les écrits plus proprement philosophiques qui détaillent son point de vue dans ces divers domaines. Il faut espérer que leur publication fera mieux connaître et apprécier ces trois aspects de Santayana.

Dans son introduction, monsieur Henfrey analyse avec bonheur les points forts et les points faibles de Santayana critique ainsi que son orientation morale. La critique littéraire de Santayana est essentiellement éthique ou philosophique et manifeste une capacité remarquable pour saisir en soi l'essence même du point de vue d'un auteur sur le monde, le présenter avec sympathie, puis, si nécessaire, en montrer les limites et les risques. C'est bien là toujours le travail du philosophe et de celui pour qui les valeurs essentiellement morales fournissent une pierre de touche du mérite,

mais dont les catégories abstraites ne lui sont pas imposées du dehors, mais surgissent de son expérience des hommes et des lettres. La principale faiblesse de Santayana, suggère monsieur Henfrey, provient de son détachement habituel de telle manière que les œuvres sont vues de l'extérieur plutôt que de l'intérieur. Peut-être ce jugement contient-il une part de vérité, mais en général j'ai l'impression que Santayana était capable, durant sa lecture, de se laisser absorber complètement par le monde de l'écrivain et que son détachement est celui d'une émotion recueillie et remémorée, puis jugée, dans la tranquillité.

Ces deux volumes contiennent presque toute la critique littéraire de Santayana, mais ils veulent aussi le présenter comme commentateur de la vie en général, et ici je trouve que les textes choisis mettent l'accent sur un aspect de la pensée de Santayana au détriment de l'autre.

Quiconque est familier de l'œuvre de Santayana est conscient qu'il y a un changement de point de vue, ou du moins d'accent, entre *The Life of Reason* et *Realms of Being*. Il est habituel, lorsqu'on pense à Santayana, de voir sa carrière divisée en deux périodes : la période américaine et la période européenne. Les admirateurs américains de sa première période furent avec le temps de plus en plus déçus par les œuvres de sa deuxième période, car, sentirent-ils, celui qui avait accordé tant d'importance à la valeur des bienfaits de l'humanisme atteints grâce à la création d'un milieu physique et social plus favorable était devenu l'adepte d'un quiétisme passif et mystique. En fait, ils avaient plutôt mal compris à la fois *The Life of*

Reason, qui est d'un ton beaucoup plus fataliste, quiétiste et contemp-tatif qu'il peut sembler à première vue, et les œuvres plus tardives, d'un ton beaucoup plus humaniste que certaines associations conventionnelles de termes-clés tels que « esprit » peuvent le suggérer au lecteur non averti.

L'importance accordée par Santayana à la faculté de concevoir le bien idéal est cruciale pour les deux périodes. L'éthique rationnelle est un exercice dans la connaissance de soi, par où l'on arrive à une conscience claire de sa conception personnelle du bien. Une telle conception est le symptôme d'une certaine tendance qu'a l'organisme de chercher et de trouver sa satisfaction dans l'objet considéré comme bon, mais seules les conceptions qui correspondent à des tendances relativement permanentes et capables de s'harmoniser entre elles, seront acceptées comme valables par un homme rationnel. Plus d'un lecteur américain de *The Life of Reason* crut trop vite que Santayana prônait ces exercices de l'imagination morale parce qu'ils servaient, comme chez Dewey, à stimuler les efforts en vue d'améliorer la société. Ce même public prit pour acquis que, si un idéal était irréalisable, le poursuivre en imagination serait un signe de débilité. Tel n'était pas le point de vue de Santayana : cela devint plus clair dans ses écrits subséquents où la jouissance platonique d'idéaux appréhendés intuitivement, peut-être non réalisables sur terre, constitue l'une des marques de la vie spirituelle. Cependant, une lecture plus attentive de *The Life of Reason*, et plus encore de certains des écrits de la première période, montre à l'évidence : chérir la conception d'idéaux ne pouvant être atteints dans la

réalité, est chose plus noble et plus satisfaisante que reconnaître comme bon seulement ce que nous sommes obligés de tenir pour l'objectif le plus réalisable dans la réalité du moment, surtout si l'on songe que cet objectif, en fait, a de la valeur d'abord parce qu'il offre à contempler à la conscience une idée plus stable que celle que procurent des excursions dans l'imaginaire. « C'est pourquoi il y a une autre sphère, celle des biens en puissance, que tout homme peut évoquer selon l'ardeur de son imagination ; et s'il a quelque intégrité ou force morale, il discernera facilement où se trouve le trésor de son cœur. Que celui-ci puisse être atteint en ce monde ou non ne changera pas son allégeance ; elle est basée sur une inclination native de son âme sans laquelle cette homme cesserait d'être lui-même ». (*Dominations and Powers*)

On peut dire que la vie selon la raison s'occupe d'organiser les choses pour que le nombre maximum de biens soient pratiquement réalisables en même temps, alors que la vie spirituelle a rapport à l'évocation et à la contemplation des biens idéaux et à l'austère satisfaction intellectuelle de comprendre pourquoi les choses nous déçoivent continuellement en promettant des bienfaits qu'elles n'arrivent jamais à offrir. Santayana ne nous oblige pas à choisir entre les deux. Il vaut mieux que la vie soit dirigée par la rationalité, mais il faut que la rationalité accorde une place importante à la spiritualité parmi les élans qu'elle doit organiser. Pourtant, dans les derniers écrits, l'intérêt se déplace du côté de la vie spirituelle. L'écrivain s'engage aussi plus profondément dans des questions d'épistémologie et d'ontologie, ses attitudes se

fondant ainsi sur un substratum matérialiste encore plus explicite.

Monsieur Henfrey préfère le premier Santayana. Peu de textes sont choisis parmi les écrits de la deuxième période, dont il se débarrasse dans l'introduction en les décrivant comme « de plus en plus abstraits et généraux ». Personnellement, je pense que ces derniers écrits contiennent des aperçus philosophiques de première importance, mais qui ont un intérêt surtout pour les spécialistes de la philosophie à qui ces volumes ne s'adressent pas en premier lieu. Tout de même, il est dommage, je pense, qu'il n'y ait rien de ces parties de *Realms of Being* dont l'orientation est plus éthique ou esthétique. Si de tels extraits avaient été inclus, cette édition qui donne une si bonne idée de ce que Santayana représente aurait fourni un reflet plus complet de son esprit. (Les passages sur la philosophie allemande, qui ne montrent pas Santayana sous son meilleur jour ou les pages de *The Sense of Beauty*, auraient pu céder la place.)

□ □ □

De plus, à la lumière des derniers écrits, une partie de la critique littéraire prend un aspect différent. L'essai sur *Platonic Love in Some Italian Poets* peut sembler une tentative pour entrer en sympathie avec une manière de penser antique, mais en fait Santayana eut toujours quelque chose d'un platonicien, même s'il ne trouva une formulation satisfaisante de son Platonisme que dans ses derniers écrits.

Monsieur Henfrey fait utilement allusion au conflit entre « l'idéalisme platonicien de Santayana et son sens des faits » lorsqu'il affirme que l'essai sur

Shelley est l'un des morceaux de critique les moins satisfaisants de Santayana. Monsieur Henfrey reconnaît avec Matthew Arnold que Shelley manquait certainement d'intelligence si l'on s'en tient à la définition de l'intelligence donnée par Santayana lui-même : celle-ci étant caractérisée par la promptitude à voir les choses comme elles sont. Santayana défend Shelley en lui attribuant une excellence plus rare, la capacité « de créer un monde imaginaire non déformé par des compromis avec les ' perversités ' de la vie réelle », un monde « où l'esprit vital qui anime bon nombre d'entre nous ' vivrait content si seulement son désir était réalisé ' » ; ce plaidoyer est interprété comme un éloge de la poésie de Shelley « en ce qu'elle contredit la réalité et fournit un refuge contre » une « vie réelle exigeant une adaptation aux choses existantes ». Mais, selon Santayana, l'incapacité d'appréhender ses idéaux clairement parce qu'ils ne trouvent pas place dans le flux de l'existence constitue une trahison de ces mêmes idéaux¹ tout aussi regrettable que l'incapacité de voir les choses comme elles sont, même s'il échoua dans cette dernière entreprise, Shelley nous a aidés à éviter l'autre erreur plus habituelle.

Ainsi, je ne puis être tout à fait d'accord avec monsieur Henfrey en identifiant l'idéalisme platonicien de Santayana avec sa sensibilité et son sens des faits avec son intelligence. Son éloge de Shelley ne contredit pas son sens du grand sérieux de la poésie, car il considère que l'articulation de détails cohérents en un idéal

unitaire à partir des aspirations non organisées d'un individu est une activité qui demande autant de sérieux et de discipline que la formation d'une vue cohérente de ce que les choses sont à partir d'un chaos sensoriel originel.

Monsieur Henfrey choisit, avec justesse, l'essai sur Browning (probablement la pièce de critique qui a eu le plus d'influence) comme l'une des meilleures réussites de Santayana dans ce domaine. Browning représentait en grande partie ce avec quoi Santayana fut en désaccord tout au long de son développement : un optimisme facile, une ardeur passionnée, des luttes menées sans que soient stipulés des buts précis, un refus de discipline intellectuelle et un effort pour justifier le mal qui fournirait à l'esprit un *casus belli* inspirateur. « Que la vie est une aventure, non une discipline ; que l'exercice de l'énergie est le bien absolu sans considération des motifs ni des conséquences. Ce sont là les maximes de francs barbares : rien ne pourrait mieux exprimer la soif insatiable de la vie, le refus obstiné d'apprendre de l'expérience, le mépris de la rationalité, le peu de souci de la perfection, l'admiration pour la seule force, qui trahissent toujours le barbare ». Pour Santayana, par contraste, le bien spécifique de l'homme consiste à s'élever au-dessus du flux insignifiant de la passion et de la sensation en trouvant, créant, ou concevant des formes intelligibles dans la contemplation desquelles l'agitation animale peut trouver du repos. « Cette transformation du sens et de l'émotion en objets agréables à l'intellect, en idées claires et en choses belles » est la forme du bien offert à l'esprit par la grande poésie, et est bien éloignée des passions diverses non transcendées que célèbre Browning.

¹ Notons que ceci est la source principale de l'intérêt ultérieur de Santayana pour le statut ontologique du non-existant.

Ces volumes révèlent en Santayana l'homme qui insista par-dessus tout sur la nécessité de ne pas nous laisser dominer par les instruments et les techniques et d'échapper à la frénésie de l'éphémère ; qui montra que les avantages matériels — invoqués en guise de justification — glissent imperceptiblement hors de vue et d'atteinte ; l'homme cependant qui combina cet idéalisme moral avec la claire conscience que tout bien est relatif à une nature donnée et, par conséquent, avec la méfiance à l'encontre de tout jugement monolithique. Il est à espérer que ces volumes seront lus par un large public.

T.E.S. SPRIGGE

Université de Sussex

*(Traduit de l'anglais
par Claude Gervais)*

□ □ □

Jean-Pierre ATTAL, *l'Image « métaphysique » et autres essais*, Coll. « Le Chemin », N.R.F., Gallimard, 1969, 460 p.

M. J.-P. Attal a rassemblé des publications antérieures, souvent des comptes rendus, consacrées à l'analyse d'ouvrages très divers : l'on passe, sans heurt, de la thèse universitaire de Clémence Ramnoux à telle anthologie de contes indiens ; Dante et Milton font bon voisinage avec Reverdy, Saint-John Perse, Mondrian, Michel Butor, René Daumal, etc. Le seul ordre respecté se fonde sur la chronologie des « essais », échelonnés de 1958 à 1969.

Écrire à propos de comptes rendus nous aurait semblé rebutant, si — justement — ils n'avaient

proposé de chaque œuvre une lecture orientée par une seule préoccupation, bien « métaphysique » :

J'ai préféré la [l'étude de Cl. Ramnoux] lire comme une recherche de la poésie, de cette poésie qui, en dépit des apparences, n'a jamais eu pour but d'exprimer des idées, des sentiments, ou des émotions, mais qui est avant tout un jeu constamment renouvelé avec des mots, un très haut jeu de mots [...] (p. 71).

Selon toute apparence, l'A. s'est donné pour tâche d'élargir le concept de poésie « métaphysique », jusqu'ici réservé par la critique universitaire et autre (J.-J. Denonain, R. Ellrodt) à certains poètes anglais du XVII^e siècle (Donne, Herbert, Vaughan, Traherne, Crashaw...). Tenu pour un genre à part entière, reconnaissable à sa prédilection pour « les relations du corps et de l'âme » (p. 34), la poésie « métaphysique » (entre guillemets, car l'adjectif renvoie à l'œuvre de John Donne, où elle revêt un sens définitif et particulier) est décrite comme « recherchée, obscure, fantasque et assoiffée d'absolu » (p. 168) ; elle mérite de retenir l'attention autant que la poésie dite « baroque » ou « précieuse », et d'acquiescer droit de cité dans une esthétique générale des littératures de tous les pays et de tous les temps.

La thèse est ambitieuse et séduisante : l'A. la défend d'ailleurs brillamment. Qu'il s'agisse de Maurice Scève ou d'un contemporain comme Jacques Roubaud, il parvient presque toujours à discerner une thématique, une symbolique, une idéologie propres à ceux qu'il voudrait rassembler sous la même étiquette. L'attitude du poète « métaphysique » serait, au sens le plus général, celle d'un homme attaché à rendre aux choses « leur rayonnement